

Après, novembre

Yannick Lacroix

Numéro 81, été 2020

Le pays incertain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, Y. (2020). Après, novembre. *L'Inconvénient*, (81), 14–18.

Après, novembre

ESSAI Yannick Lacroix

L'histoire du monde pis mon histoire sont mélangées
J viens juste de revivre 100 000 autres vies en une seconde
André Fortin

Le 30 octobre 1995 au soir, Les Colocs lançaient leur deuxième album, et pas à peu près. Le soir même du référendum de la dernière chance sur l'indépendance du Québec, ils proposaient *Atrocetomique* au public. Parizeau écrivit aux Colocs, peu avant le lancement : « Puisse cette date historique du 30 octobre, que vous avez choisie pour lancer *Atrocetomique*, lui porter chance et l'amener encore plus loin que vous ne l'auriez cru. »

Ouch !...

Le geste était incroyable, l'enjeu, total ; et la déception fut... insoutenable. Il faut voir la réaction hébétée de Dédé *live* à la télévision, après le « si la tendance se maintient » de Bernard Derome, pour saisir la profondeur de l'abîme qui s'est ouvert (ou rouvert) sous ses pieds ce soir-là. Il en était même incapable de parler. On connaît toute « l'étendue du désespoir » : on l'a entendue quelques années plus tard dans l'album *Dehors novembre*, dont la beauté noire nous hantera encore longtemps.

Vingt-cinq ans plus tard, on est tentés de trouver ce grand geste théâtral naïf et idéaliste. Mais je crois qu'il était beaucoup plus que cela. Aucun autre membre du groupe n'était d'accord avec l'idée (qui venait initialement de Lise Raymond, de la maison de disques BMG-Québec), mais Dédé a fini par l'imposer, comme il imposait tout le reste. Les autres étaient retenus par la peur : ils craignaient l'échec. Qu'arriverait-il si le Non l'emportait ? La déprime serait trop lourde et l'album comme contaminé. Ils avaient raison, bien entendu : c'est ce qui est arrivé. L'album, comparativement au précédent, fut une sorte d'échec. Mais Dédé avait ce qui manquait aux autres Colocs : du culot. Dédé a eu ce que collectivement nous n'avons pas eu.

Atrocetomique n'est pas un album des Colocs qui me plaît particulièrement, alors que j'ai apprécié d'emblée l'originalité explosive du premier opus, et admiré la poésie du dernier. Mais si l'art est le miroir de la réalité, alors *Atrocetomique* est un

album (ou peut-être plutôt un lancement) éminemment artistique. Car ce soir-là, une « atroce » explosion « atomique » a bel et bien frappé le Québec ; et si la déflagration ne nous a pas tués sur le coup, ses effets radioactifs se font encore sentir en ce moment. En ce sens, *Atrocetomique* visait en plein milieu de la cible.

Le soir du 30 octobre 1995, André Fortin s'est trouvé à l'épicentre de l'événement capital du Québec contemporain. Quand j'y pense, trois choses me reviennent à l'esprit : ma déception personnelle, le discours de Jacques Parizeau et la face déconfite de Dédé à la télévision.

Parlant de Parizeau, on peut remarquer à quel point le « séparatisme » de Dédé était l'incarnation même de cette indépendance « ouverte » et « tolérante », de cette québécoisité « inclusive » dont tout le monde parle et dont Parizeau serait, selon une certaine mythologie injurieuse, la face contraire. Pour Dédé (comme pour Parizeau), l'indépendance ne signifiait ni le repli conservateur sur l'histoire ni surtout le repli sur l'ethnicité, mais la possibilité matérielle d'un nouveau projet de société. Dans une lettre ouverte au journal *Voir*, peu avant le référendum, il écrivait : « Je n'agite jamais de drapeau. Je ne crois pas qu'un drapeau fasse un pays. [...] Mon petit pays, c'est les Colocs. » En effet. Moi aussi, j'aurais voulu que le Québec devienne quelque chose comme Les Colocs à grande échelle.

La chanson « Tassez-vous de d'là » permet de l'imaginer. On y entend ce qu'aurait pu être un Québec indépendant vraiment « interculturel ». Le refrain, en wolof, s'intègre parfaitement aux couplets écrits dans un style purement québécois, assumé à merveille, qui ne craint même pas de faire rimer deux mots anglais (*rough* et *tough*). C'est un chef-d'œuvre en son genre, une vraie synthèse culturelle, une petite utopie : une vision de ce qui pourrait être – ou pour mieux dire : *une vision de ce qui aurait pu être*. Ajoutons que le guitariste des Colocs était un autochtone anglophone d'origine crie et que le bassiste était belge. Tout y était. Les premiers habitants, les immigrants et, disons, les Canadiens français : tous enlignés dans la même direction, tous créatifs, tous eux-mêmes, tous unis dans un même projet dont la tonique était indubitablement québécoise.

C'était ça. « Tassez-vous de d'là » offrait comme la fulguration d'une réalité de loin préférable à celle que nous connaissons

aujourd'hui, soit cette espèce d'éclatement centrifuge autour des particularismes qui nous livre, atomisés, à la force attractive de l'anglicisation. Nous avons raté de justesse la possibilité de créer une société qui aurait été, je le crois, meilleure. À 0,58 % près. Elle a *presque* été. Quand j'entends Les Colocs, c'est ça que j'entends.

La victoire et la défaite en même temps.

•

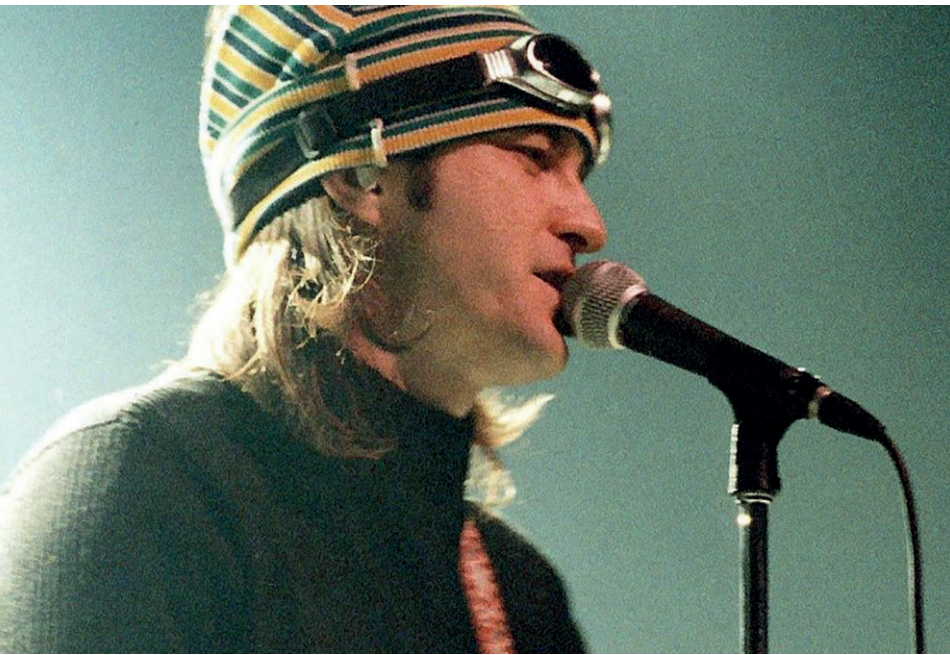
Marc Cassivi écrivait dans *La Presse*, le 3 août 2009 : « Je n'aimais pas Dédé Fortin. Je n'aimais pas sa gouaille, sa désinvolture affichée, sa manière d'avoir l'air au-dessus de toute chose et de toute personne. [...] J'avais trouvé présomptueux ce lancement d'*Atrocetomique* au Medley, le soir du référendum. On ne donne pas rendez-vous à l'Histoire. » (Le chroniqueur rendait ensuite les armes, avouant qu'il avait fini par aimer Les Colocs après avoir écouté *Dehors novembre*.)

En 2020, on a le droit de répondre à Marc Cassivi, ou du moins au Marc Cassivi de 1995 : au contraire, bien au contraire. Rarement a-t-on vu un « rendez-vous avec l'Histoire » si riche de sens. Le lancement d'*Atrocetomique*, si pénible que Paul Piché raconte qu'il a été obligé de partir avant la fin, fut l'échec d'un groupe de musique qui incarnait, sur le mode microcosmique, l'échec de millions de personnes ; une déception personnelle en chair et en os qui représentait une déception historique plus abstraite. Mais tout cela, toute cette épaisseur humaine et historique, échappait au chroniqueur de *La Presse*.

•

L'album n'avait pas pour titre *Les lendemains qui chantent*. Ni *Les blés se lèvent, ô patrie !*. Ni *Le 31 octobre au soir après la défaite du référendum, on passe l'Halloween comme si de rien n'était*. Non, c'était : *Atrocetomique*. C'était, malgré sa laideur, le mot le plus juste. C'était un rendez-vous historique : ce soir-là, le Québec s'est fait poser un lapin par l'Histoire avec un grand H.

Destin intéressant que celui de Dédé. C'était un artiste. Je n'ai jamais eu le sentiment qu'il était un génie, comme on le dit, mais il avait un talent évident, éclatant,



doublé d'une sensibilité suraiguë. Et il s'avère que son destin personnel a coïncidé, d'une manière exceptionnelle, avec le destin collectif du Québec. Le parcours de Dédé peut être lu – et j'assume pleinement le pointu de cette remarque – comme l'ontogenèse qui récapitule la phylogenèse. Je veux dire par là que le « tout » du Québec, du moins de cette tranche allant des années 1960 aux années 2000, soit de la Révolution tranquille au tomber du rideau, se trouve assez bien contenu dans la « partie » qu'était Dédé. J'exagère un peu, certes. Mais parce qu'il était un artiste doté d'une sensibilité d'éponge, l'histoire particulière de Dédé s'est trouvée « mélangée », comme il le disait lui-même, avec une certaine histoire plus universelle, celle de ses compatriotes. Ce phénomène ne se produit pas souvent. Le mot *destin*, bien que guindé, sonne assez juste ici.

Quelques commentaires sur une autre chanson des Colocs, que Dédé a écrite, éclaireront peut-être ce que j'essaie de dire ici : il s'agit de « Passe-moé la puck ». Il y a là d'emblée un contraste baroque, d'ailleurs typique des Colocs, entre la forme et le fond : la forme explose d'une énergie hallucinante, une énergie « festive », qui dégage une atmosphère de party irrésistible ; mais le fond est une critique impitoyable de l'injustice sociale qui met le doigt directement sur le bobo :

J't'allé m'chauffer les fesses au bureau du B.S.
Mais on peut pas t'aider si t'as même pas d'adresse

Ça fait qu'j't'allé tchéquer un p'tit logement
deux pièces
On peut pas t'le louer, t'as même pas d'B.S.

Voilà. L'expérience de la pauvreté est en effet un cercle vicieux : quoi que l'on fasse, on revient au point de départ. Ce fait fondamental, qui est en soi presque une définition de la pauvreté, est exprimé de manière brillante dans ce couplet. L'introduction de la chanson contient une autre signification importante. Dédé y pousse des cris de chimpanzé passablement énervants. Mais *pourquoi* ? Hasardons l'hypothèse suivante : parce qu'il est question de la zoologisation de la pauvreté. La pauvreté serait une « loi de la nature », comme l'exprimera un député libéral quelques années plus tard (« Une loi contre la pauvreté ? Pourquoi pas une loi contre la pluie ? ») ; les pauvres seraient pauvres en vertu des « lois de la nature », autrement dit, ce seraient des sortes de primitifs, des faibles, des écartés de l'évolution, bref, des singes bons à se faire pitcher des peanuts au zoo.

Comment mieux exprimer son indignation face à ce type d'idéologie qu'en amorçant une chanson sur les « B.S. » avec des cris de chimpanzé ? Si Dédé ne pensait peut-être pas à cela, peu importe : moi, j'y pense. Voilà la force de l'art.

Mais dénoncer l'injustice ne suffit pas. Encore faudrait-il caractériser ce qu'est la justice. Ce n'est pas, bien sûr, le but d'une chanson que de décrire la procédure qui permettrait de l'atteindre ; ce serait fastidieux et le résultat ferait songer au Code de la route mis en musique par Boris Vian. Mais « Passe-moé la puck » exprime en un éclair limpide l'essence de la justice, celle du moins dont parle John Rawls : la justice, c'est l'équité. Non pas : qu'on me donne tout, tout cuit dans le bec ; mais : qu'on me donne une chance égale de sortir du cercle vicieux dans lequel je suis empêtré, afin de travailler à construire positivement mon propre univers. Ce qui donne, une fois traduit en chanson québécoise :

*Ben passe-moé la puck, pis j'vas en
compter des buts ! Kin !*

Le Québécois, « de souche » ou non, sait ce que c'est que d'enlever ses bottes, le cul dans le banc de neige, pour mettre ses patins trop serrés afin d'aller snapper à la patinoire en plein mois

de janvier ; il sait aussi qu'il est attaché à la social-démocratie, ou à quelque chose d'avoisinant, sans quoi il n'aurait peut-être pas le loisir d'aller snapper sur la patinoire du parc ; et c'est pourquoi « Passe-moé la puck » est une chanson vraie, une chanson qui parle de la réalité. Elle résume en un claquement de doigts l'expérience intime de la vie de millions d'êtres humains : l'attachement à la justice sociale, dans un cadre spatio-temporel précis, celui d'un pays qui est l'hiver, exprimé à travers la métaphore du sport national.

Où prend-on ce genre d'intuition artistique profonde ? Dans sa propre vie, bien sûr. À la fin des années 70, Dédé jouait pour les Requins, l'équipe de hockey de la petite ville de Normandin ; pour la première fois de son histoire, l'équipe parvenait aux finales régionales. La chose était en soi improbable : l'équipe ne comptait qu'une douzaine de joueurs, alors que les équipes des « grosses » villes de la région, par exemple Dolbeau (!), en comprenaient beaucoup plus, et donc de meilleurs. Contre toute attente, les Requins se sont retrouvés en finale régionale. Dédé jouait comme ailier dans le premier trio. La dernière partie, qui allait décider des gagnants de la coupe, se rendit en deuxième prolongation. C'était, déjà, du jamais vu. L'apport de Dédé, qui était petit et frêle mais rapide et précis, était indubitable. La situation confinait à l'angoisse existentielle.

Un instant, tout était possible ; puis en une seconde, le temps de cligner les yeux, rien ne l'était plus. L'équipe de Jonquière venait de marquer le but gagnant.

En deuxième prolongation.

•

Si Marc Cassivi est revenu sur le sujet des Colocs le 3 août 2009, c'est que le groupe venait de sortir une chanson posthume de Dédé, « La comète ».

Dédé ne se gêne pas pour y associer son propre destin à celui du Québec. Deux vers du deuxième couplet ont retenu mon attention : « Les nuages voyageurs font des dessins abstraits [...] / Je pourrais faire comme eux et partir sans délai ».

Je n'y lis pas une préfiguration de son suicide imminent. J'y lis plutôt (je force peut-être les choses ?) l'écriture d'une réalité sociologique qui est celle d'un très

grand nombre de « Québécois français », plus particulièrement après 1995 : « l'abstraction », soit la désincarnation, la négation de sa propre réalité historique et culturelle ; et la nécessité corollaire de la fuite.

Qu'on me permette ici quelques commentaires autobiographiques. J'avais dix-neuf ans en 1995. C'était la première fois que je votais. J'ai voté Oui, bien sûr. Je me souviens clairement de l'euphorie des premières heures du dépouillement des votes, quand l'impression que le Oui l'emporterait était tellement forte que même Bernard Derome en perdit momentanément son objectivité. Puis, les résultats de Montréal commencèrent à rentrer, et la désillusion fut brutale. Je n'avais jamais vécu, et n'ai toujours pas revécu un tel sentiment de chute. J'habitais Québec, je venais d'une famille apolitique, et je n'étais pas encore au fait de l'abîme qui existe entre la métropole et... le reste de la province. J'ai été mis au fait ce soir-là.

Je ne m'attendais aucunement à ce résultat. Il me semblait aller de soi que le Oui l'emporterait. Qu'on se refuse à soi-même la liberté, je ne savais pas encore que c'était possible. Je pensais bêtement que les Québécois constituaient une nation qui désirait bien évidemment son indépendance. Mais j'ai compris qu'il existait plusieurs réalités divergentes sur le territoire du Québec, et qu'elles ne voulaient pas la même chose.

Ce ne fut ni conscient ni délibéré, mais dans les années qui ont suivi, je me suis construit une identité sans rapport avec la réalité du Québec, laquelle était devenue inintéressante et déprimante à mes yeux. Rebuté par les États-Unis, je me suis identifié à l'Europe. Au cours de la décennie suivante, ma nourriture spirituelle est provenue presque exclusivement du Vieux Continent. Je suis devenu une sorte d'atavisme, un faux Européen avorté, en exil au Québec. J'avais honte de ma culture natale, honte, surtout, de mon propre langage, de mon accent, et j'en suis arrivé à cette bonne vieille schizophrénie langagière dont parlait Miron, qui me poussait à chanter les chansons que je composais avec un mauvais accent français, vaguement radio-canadien. J'ignorais presque tout de ce qui était sédimenté sur le territoire que j'habitais pourtant. Je ne savais pas si Papineau avait été, ou non, pendu avec les

autres par les Anglais en 1830 et quelques ; mais je savais que le philosophe allemand Theodor W. Adorno avait remis sa thèse de doctorat, qui portait sur Kierkegaard, le jour même où Adolf Hitler fut nommé chancelier, le 30 janvier 1933. Ça, c'était pertinent pour moi. Papineau ? À peine une station de métro.

Je faisais des « dessins abstraits ». J'étais, « comme les autres », « parti sans délai ». J'étais devenu le jeune Québécois contemporain typique, soit tout sauf un Québécois. Abstrait. Parti.

En lisant les paroles de « La comète » et en établissant un parallèle entre la carrière fulgurante de Dédé et le parcours du Québec, passé brutalement du néant à l'être, et à nouveau de l'être au néant, je me suis souvenu d'un phénomène astronomique et j'ai essayé d'y trouver une source de réconfort : les comètes reviennent toujours. Elles sont, comme la Terre, en orbite autour du Soleil et par conséquent, c'est inévitable, c'est mathématique, elles reviendront éclairer notre ciel terne de leur éclat.

Je pourrais donc terminer ce texte sur la dernière strophe de « La comète », dont le biographe de Dédé, Philippe Meilleur, dit qu'elle figure parmi ses plus belles compositions :

Et dans la solitude de ce nouveau désert
J'aurai tout à construire pour accueillir la paix
Et tout mon temps aussi pour prévenir
l'univers
Que la joie est revenue et qu'elle reste à
jamais...

•

Mais non. Je ne terminerai pas sur cette strophe. Je ne crois pas qu'elle fasse partie des meilleures compositions de Dédé. Je la trouve plus formelle que sincère, loin de la justesse profonde de « Dehors novembre » ou de la vérité immédiate du « Répondeur ».

C'est d'ailleurs toujours à cette dernière chanson que je reviens quand je pense à André Fortin. Il existe un enregistrement vidéo d'une performance, c'était je crois sur les plaines d'Abraham, qu'il est impossible d'écouter sans qu'un frisson vous parcourt la colonne vertébrale : celle où une cigarette fume dans le vide au bout

de sa guitare. Elle est tellement touchante, tellement sentie, que la catharsis se produit malgré qu'on soit en train de l'écouter sur YouTube. Je ne peux pas entendre « à soir dans mon p'tit cœur, y fait frette » sans avoir envie d'étudier la nécromancie afin de ramener Dédé à la vie et de lui dire : « Dans le mien aussi. »

Quand je pense à Dédé, je pense au Québec. J'y pense comme à un seul et même objet, fusionné et incarné dans son art sincère. Malgré ce qu'on a pu dire, il ne s'est vraisemblablement pas suicidé parce qu'on (on !) a perdu le référendum de 1995. On ne se suicide pas pour une chose pareille. Il s'est suicidé parce qu'il était envahi par un mal-être insupportable, dont les véritables causes resteront, et c'est peut-être tout aussi bien, mystérieuses.

Mais l'histoire de cet homme, son impact, son legs si douloureux, ses contradictions, sa force, sa faiblesse, sa vie, sa mort, et la réalité actuelle d'un Québec qui tombe, sont irrémédiablement entremêlés dans ma tête. Je pense au mois de novembre interminable qui a saisi le Québec au lendemain du référendum de 1995. Et forcément, je pense à André Fortin. Ses chansons, je les entends tout le temps.

Ça me trouble depuis longtemps.
Tellement longtemps. ■

Yannick Lacroix est professeur de philosophie au Collège de Maisonneuve. Il a participé à la réalisation de *La conspiration dépressionniste* et a publié quelques « hors d'œuvres » chez Moul't Éditions et dans diverses revues.